

CONFESSION

ET ADIEUX

DES COMSPIRATEURS,

AVEC LEURS NOMS.

Boissy-d'Anglas. Adieu, France qui m'as vu naître et qui m'as comblé de biens et d'honneurs. Enfant ingrat et parjure, j'ai voulu déchirer ton sein ; j'ai fait périr trois millions d'ames innocentes avec le glaive de la famine, pour complaire à Louis XVIII, mon maître. J'ai fait plus de mal à moi seul que les Robespierre, les Carrier, etc. et voilà que, par un juste jugement, je suis déporté au milieu des sauvages qui vont me dévorer, à moins que je n'exerce le métier de *boulanger*. Si l'on me charge dans le vaisseau de la dépense, je promets bien de réduire les rations à demi-once, et alors je pourrois me sauver après avoir affoibli

l'équipage par une diète forcée; mais je suis trop connu pour que l'on me confie cet objet, et tout moyen de salut m'est enlevé. Adieu, mon bon roi, vous ne me reverrez plus; votre pauvre maître-d'hôtel entrera peut-être tout vivant dans la marmite d'un antropophage.... Adieu, ma pension, adieu...

Bornes. Adieu, Républicains, que je n'ai cessé de trahir et que je voulois fouetter, comme je faisois mes écoliers, avant ma nomination de représentant du peuple. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ramener la royauté et la tyrannie, afin d'en être l'un des instrumens; mais, hélas! je n'ai pu réussir...... Adieu, mon cher cousin, tâche de te maintenir dans le B... C... Tu sais combien j'ai eu de peine à te placer, que j'ai fait une infinité de démarches, et que la députation de mon département, à ma sollicitation, à l'exception de Lanthenas, a appuyé ta demande; que la commission épuratoire, après vendémiaire, t'a bénévolement traité... N'oublie donc pas ton cher cousin; puisse-tu, au moyen de nos amis communs, me faire revenir en France.... Hélas! je ne t'aurai plus pour vergetter mes habits, me faire de la tysanne... Que l'on a eu de tort de ne m'avoir pas envoyé à Saint-Côme! j'en avois tant de besoin... Adieu, mon cher cousin...

Delarue. Fils d'un intrigant, devenu riche financier, après être parvenu de simple commis, au poste d'inspecteur général des entrées de Paris. Elevé à la

législature, j'ai voulu servir la cause des rois et des tyrans, au préjudice de ma patrie ; . . . j'ai voulu l'asservir, quoique je dusse aux loix républicaines le poste éminent où je me trouvois, quand la justice nationale m'a justement frappé, et voilà que l'on m'envoie chez les Hottentots. . . Hélas ! je suis perdu si nos bons amis, qui sont encore en place, viennent à être expulsés. . . Adieu mes belles terres, mes beaux châteaux ; adieu, je ne vous reverrai plus. . . . .

Henri-Larivière. Adieu, mes chers compagnons de jeu . . . adieu le charmant *biribi* du Palais-royal. . . . adieu les grisettes de Falaise et de Paris ; adieu mon pauvre cabaret de la Trigalle, que je voulois rendre plus fameux que celui de Ramponeau. . . adieu Bois-Halbout, où je m'étois caché lors de ma proscription par Robespierre . . . adieu prêtres et royalistes que j'ai trahis sous la première législature, ayant demandé votre déportation et votre mort à la tribune, comme j'avois fait mille fois aux jacobins de Falaise, pour tromper tout le monde. Adieu, j'ai voulu vous servir ensuite, rétablir le trône et l'autel, afin d'être conseiller-d'état de Louis XVIII, et voilà que les Hercules républicains qui composent le Directoire, m'ont terrassé, et que mes collègues las de mes crimes, de mon apostasie, de mon hypocrisie, m'envoient, par un juste jugement, servir de garçon de cabaret chez les Cannibales, qui ne

boivent que du sang de leurs ennemis. Ah ! que n'ais-je pu faire verser tout le sang rêpublicain. . . .

Pichegru. Après avoir commandé les Républicains, les plus braves soldats de l'univers, j'ai voulu être le général des marionettes, de la jeunesse dorée, des faquins et des héros de ruelles, de coulisses, de boudoirs. . . . Adieu, jeunesse musquée, collets verds et noirs ; votre général, brave comme une poule mouillée, s'est laissé prendre, et vous n'avez osé le défendre ! Adieu mes millions. . . . Adieu mon château de Chambord, mon duché d'Arbois, mes vignes et mes parcs. Adieu, mon roi. . . . . Adieu, prince de Condé ; que je suis fâché de n'avoir pas suivi vos conseils, et d'avoir écouté ces gueux d'Autrichiens qui m'abandonnent ; ceux qui, depuis la guerre de 1755, ont toujours dirigé le cabinet de Versailles, trahi et volé la France. . . . Adieu, bâton de maréchal, je vais être chez les hurons, non maréchal de France, mais pauvre maréchal ferrand d'ânes. Adieu cordon rouge, les sauvages m'attacheront avec des cordes et des chaînes, au lieu de cordon de dignité. Je l'ai bien mérité, puisque j'ai trahi ma patrie, la République qui m'avoit tiré du néant. . . . . . Adieu mes beaux chevaux et mes équipages. . . .

Willot. Adieu, belle gendarmerie royale que je voulois former. . . . . . Adieu, grade de lieutenant

général des armées de Louis XVIII, dont j'avois le brevet dans ma poche..... Adieu, bourreaux du midi, compagnons de Jésus et du Soleil, égorgeurs qui avez versé le sang républicain par mes ordres : adieu, je pars pour aller joindre les cannibales qui sont encore moins sanguinaires que moi....

Siméon. Adieu, mes chers camarades royalistes; le grand aumônier de France et de la garde nationale royale des marionettes, sous le commandement de royal Pichegru, est arrêté, et la justice nationale l'envoye chez les peuples barbares, pour le punir de ses trahisons, de ses parjures, et les royaliser dans les cavernes, s'il le peut. Adieu tous mes châteaux en Espagne, mes abbayes et mes évéchés.

Dumolard. Adieu, égorgeurs du midi, compagnons de Jésus et du Soleil que j'ai protégés ouvertement à la tribune, soutenant impudemment que vous n'existiez pas, dans le tems où je savois que vous hâchiez en morceaux les pauvres Républicains..... Ils triomphent aujourd'hui; les trois illustres membres du Directoire, que nous accusions exprès de royalistes, ont prouvé qu'ils veulent la Constitution et la République, et votre ami Dumolard s'est laissé prendre dans la sourricière ; il va être relégué chez les Antipodes, en punition de ce qu'il a toujours menti et fait le contraire de ce qu'il disoit, afin d'exterminer tous les Républicains.

Suivent les toasts et imprécations de tous les conspirateurs condamnés à la déportation.

Aubry. Que la terre, ô République ! te dénie ses moissons, que les rivières te refusent leurs eaux, et que l'air et les vents n'entrent point dans la respiration de tes adorateurs !

Job Aimé. Que le soleil ne soit point clair pour toi, et que la lune n'ait point de lueur pour les yeux républicains !

Baillard. Que les étoiles brillantes te soient toujours cachées !

Bourdon de l'Oise. Que la chaleur du feu et le doux raffraîchissement de l'air, ne s'offrent jamais au secours des Républicains, et que la terre et la mer ne leur laissent point de routes à prendre !

Cadroy. Puissent les Républicains à leur tour être bannis ! puissent-ils devenir pauvres et vagabonds, allant par pays étranger, de porte en porte, pour demander d'une bouche tremblante quelque petite croûte de pain !

Couchery. Que leur corps et leur esprit ne soient jamais sans douleur et sans inquiétude !

Delahaye. Que la nuit leur soit plus incommode que le jour, et le jour plus onéreux que la nuit !

Doumerc. Puissent-ils être misérables tout le tems de leur vie, sans faire jamais pitié à personne !

Duplantier. Que la haine soit ajoutée à leurs larmes; et quand ils auront souffert beaucoup de maux, qu'ils soient jugés dignes d'en souffrir encore davantage!

Duprat. Que les chiens enragés déchirent leur cœur, et que leurs corps deviennent la pâture des loups!

Gilbert-Desmolières. Que les bourreaux traînent leurs corps tout sanglans dans les rues!

Camille-Jordan. Adieu fondeurs de cloches, assassineurs de rois, mangeurs de papier!... Ah! que ne décrétoit-on sur le champ la remise des *cloches*; j'aurois fait sonner le tocsin depuis Blankembourg jusqu'aux isles de la Manche, et nous aurions eu des armées plus nombreuses que les grains de sables de la mer, qui auroient fait un hachi de tous les Républicains, et nous ne serions pas foutus pour servir de pot-au-feu aux cannibales!...

Tous les conspirateurs ci-après, Imbert-Colomès, Jourdan (des Bouches-du-Rhône), Gau, Lacarrière, Lemarchand-Gomicourt, Lemerer, Mersan, Madier, Maillard (des cinq-cents), Noailles, André (de la Lozère), Ma-curtain, Pavie, Pastoret, Polissart, Fevrier Daradon, Vaublanc, Villaret-Joyeuse, Quatremère, Saladin, Vauvilliers, Marbois, Dumas, Ferrant, Vaillant, Lafond-Ladébat, Laumont, Muraire, Murinais, Paradis, Portalis, Rovère-Glacière, Tronçon-Ducoudray.

Carnot, Barthélemi, *Directeurs*; Brottier, Lavilleheurnois, Duverne-de-Presle, Cochon et son adjoint Dossonville, *le chef des mouchards royaux*, Miranda, Morgan, Suard, Mailhe et Ramel, s'écrient, dans un accès de rage : Puissions-nous revenir à Paris exterminer tous les republicains ! Puissions-nous ne laisser pierre sur pierre dans cette ville régicide ! Puissions-nous baigner dans les flots de sang des patriotes, en teindre des cordons rouges pour être présentés aux rois de la terre, et servir de marque de dignité à ceux qui, comme nous, auront versé le sang humain ! Puisse-t-il y en avoir de versé en assez grande abondance pour amollir les pavés de la ville de Paris, comme une cire molle à l'approche du feu ! Notre seul espoir est dans le grand nombre de nos partisans que nous laissons en place.

Rien n'a été plus constant ni plus évident que le complot formé par ces conspirateurs, pour égorger toute la France républicaine. Ils se croyoient si sûrs de leur coup que les princes et généraux émigrés qu'on vient d'arrêter à Paris, s'y étoient rendus exprès.

BERTRAND.

De l'Imprim. de GUILHEMAT, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 411.